

Avant-propos
rédigé par le R. P. Marie-Joseph Lagrange

De la nécessité de la création
d'une revue biblique en 1892



In Revue biblique 1892, tome 1, p. 1-16.

On n'a pas à parler, à la première page de cette revue, de l'importance des études bibliques. Personne ne se demande aujourd'hui : « À quoi bon étudier la Bible ? » Mais à l'annonce d'une revue spécialement consacrée à l'Écriture sainte, on est tenté de poser aux rédacteurs diverses questions. Je pense que toutes peuvent être ramenées à trois :

- Est-il bon de traiter de la Bible dans une revue ?
- Quels seront les sujets ?
- Quel sera l'esprit ?

À ces questions nous allons répondre avec la sincérité et la netteté que réclame une interrogation autorisée.

I – La Bible est un livre inspiré. Quelque part qu'on fasse à la collaboration de l'homme, c'est un livre dont Dieu est l'auteur et dont l'interprétation authentique n'appartient qu'à l'Église. Dès les premiers siècles, on la considéra comme un dépôt sacré ; durant la persécution de Dioclétien, des chrétiens moururent pour ne pas la livrer aux infidèles : c'eût été, selon leur forte expression empruntée au Livre saint lui-même, jeter les perles aux porceux. Peinte en or et en argent sur fond de pourpre, elle composait le plus riche trésor des bibliothèques monastiques. Saint Dominique, en la méditant, mouillait de ses larmes les pages divines.

On chantait les psaumes pendant les veilles de la nuit : on s'endormait en murmurant les saintes paroles ; elles se retrouvaient sur les lèvres au réveil : c'était une causerie avec Dieu. Les simples entrevoyaient ses histoires, à la mystérieuse lueur des vitraux, au fond des absides dorées ou le long des murs des églises, dans cette partie du temple qui représente les théories célestes passant, en bénissant d'en haut, le peuple chrétien. La Bible habitait le sanctuaire.

Il ne s'agit donc plus que de l'opportunité de cette mesure. Est-il bon pour les âmes de traiter devant le grand public des questions réservées aux écoles ? Et spécialement la revue, avec sa périodicité, l'entraînement d'une discussion rapide, ne compromet-elle pas la gravité du livre saint ? Quelques-uns ont hésité, et voici pourquoi.

Seuls, pensent-ils, des esprits superficiels poussent à la diffusion des connaissances, dans toute circonstance, dans toute condition, dans tout état d'intelligence. Dieu n'a fait connaître la vérité que par degrés ; il a laissé ignorer certaines sciences, devenues élémentaires pour nous, à des personnes qu'il inondait de lumières surnaturelles.

Il a laissé dans l'ombre bien des traits de la vie de Jésus-Christ. C'est qu'en donnant la lumière, il l'ordonne au salut de l'âme. Oui, l'homme est fait pour connaître ; mais la science doit servir avant tout à diriger les actes. L'Église imite son divin Fondateur : elle n'est pas seulement maîtresse de la vérité : elle est maîtresse de la vie. À quoi bon faire connaître à ses enfants les conjectures d'une science hardie, même pour en réfuter les erreurs ? Pourquoi, en exposant des objections, leur donner plus de retentissement ? Si la séduction des apparences est plus forte que la vérité pour entraîner les esprits, ne vaut-il pas mieux traiter les commentaires erronés comme les livres immoraux, et jeter un voile ?

Jetez un voile aussi longtemps que vous pourrez ; mais enfin si l'erreur qui s'est produite d'abord en Allemagne et en Angleterre pénètre en France, où elle trouve des vulgarisateurs dont le style est plus attrayant que celui des maîtres ; si elle se répand d'abord

par des ouvrages spéciaux, puis par les revues et les journaux, peut-on espérer couvrir tout cela d'un voile ?

Évidemment non ; aussi de doctes apologistes n'ont pas hésité à exposer des objections, qu'ils avaient d'ailleurs confiance de résoudre. Nous, catholiques, croyons fermement que nous possédons la vérité religieuse, parce que nous la tenons de Dieu. Toute étude loyale, allant à la vérité, ne peut nous nuire. Le travail considérable entrepris autour de la Bible doit donc, en augmentant nos connaissances, manifester plus clairement la vérité ; mais il n'en résulte pas que nous devons laisser le travail aux autres. Vous me dites d'attendre, que la vérité n'a rien à craindre, qu'elle ne peut pas disparaître, qu'il faut laisser les systèmes humains se renverser les uns les autres, qu'il n'est pas bon d'examiner avec trop de curiosité un livre saint, ni de mettre tant de gens dans le secret de nos luttes.

À mon tour, je réponds par l'intérêt des âmes : la vérité ne peut pas disparaître, mais elle peut s'obscurcir dans les esprits, et c'est assez pour que les âmes se perdent. Or, ce qui peut leur être le plus funeste, ce n'est pas une erreur matérielle dans laquelle un théologien sera tombé par inadvertance : c'est de soupçonner que les théologiens ne répondent pas, parce qu'ils doutent de la vérité ou qu'ils ignorent les attaques. Dans une civilisation comme la nôtre, la science a naturellement l'empire des esprits. Si on nous croit doctes, on ne nous soupçonnera pas facilement d'être de mauvaise foi, car il ne tiendrait qu'à nous de prendre de l'importance, en nous donnant des airs d'indépendants.

Mais ne suffit-il pas de faire des livres ? Créer une revue biblique, n'est-ce pas engager la controverse d'une manière trop bruyante : n'est-ce pas s'exposer, dans un article moins mûri, à tomber dans l'erreur ?

Là encore il faudrait prier nos adversaires de commencer, c'est-à-dire de ne pas insérer dans les revues des articles où le Christianisme est démolí comme en se jouant, sans intention de mal faire, en s'occupant d'histoire ancienne.

Les choses étant ce qu'elles sont, il faut, si l'on veut rencontrer ses adversaires, se placer sur leur terrain ; et dans une bataille un peu chaude, on peut s'attendre à ce que tous les coups ne seront pas toujours habilement portés. Il vaut mieux être prêt à les parer et à riposter vivement, que se préparer lentement à panser des plaies. Or, c'est en cela que la revue excelle.

Elle est comme un intermédiaire entre la parole et le livre. Elle a les inconvénients de la parole ; elle manque quelquefois de maturité, ses articles sont alors les ébauches d'un livre ; mais elle est, comme la parole, prompte à la réplique, elle est vivante. Platon se plaignait du livre, qui ne répond pas aux questions, et le jugeait avec raison moins propre à l'enseignement que la parole. La revue, qui a vraiment son groupe de lecteurs, a ses demandes et ses réponses.

J'estime plus un esprit qui se plaît aux gros livres, mais je ne puis faire un gros livre pour répondre à un article ; ma lourde machine n'est pas encore dressée que déjà le trait a frappé une seconde fois.

La revue tient au courant de tout. Elle dissipe le malaise qui prend tout homme d'étude au début d'un travail. Il veut savoir où en est la science : le livre qui date de quelques années est déjà impuissant à le renseigner, il tremble de donner pour la première fois un document qui a déjà paru. Il ne veut pas employer son temps à un texte déjà traduit sans qu'il le sache, et se voir ensuite, pour comble d'infortune, soupçonné de plagiat. La revue lui dira ce qui se passe.

Si elle parle sans avoir assez réfléchi, comme toute parole, elle ne compromettra qu'elle-même. Une erreur involontaire de précipitation nuira moins que l'inaction aux intérêts

des âmes. Les intérêts substantiels de la vérité sont toujours saufs, puisqu'ils sont confiés au chef infaillible de l'Église. D'ailleurs ce que l'un écrit est contrôlé par d'autres. En obéissant aux oracles de la vérité, en se montrant dociles aux conseils des pasteurs, même lorsqu'ils n'imposent pas la foi, les chances d'erreur diminuent et l'erreur n'est plus mortelle. Elle se rencontrera surtout dans ce que nous emprunterons aux sciences humaines. Les théories qui déparent la *Somme* de saint Thomas d'Aquin sont celles des savants de son temps.

Les rédacteurs de la *Revue biblique* n'ont aucune protestation spéciale à faire. Ils appartiennent aux corporations religieuses ou séculières qui se recommandent le plus par un inviolable attachement aux doctrines de l'Église romaine et par un zèle constant pour le salut des âmes. Ce qu'ils cherchent dans la nouvelle revue, c'est la glorification du Livre saint : ils pensent qu'il sera plus vénéré à mesure qu'il sera plus connu. Puisque la revue est l'organe de publicité que préfère notre temps, consacrer une revue aux saints Livres, c'est attester leur importance et leur influence salutaire, sans compromettre leur sainteté. D'ailleurs il y a un intérêt capital à fonder un organe spécial pour une science spéciale. On ne peut approfondir les questions, aborder celles qui sont considérées comme difficiles et abstruses, qu'à la condition d'être suivi et encouragé par un public spécial, qui se rend compte des difficultés et applaudit aux efforts. Donc il n'est pas hors de propos de créer une revue biblique.

II. – Répondre à la seconde question : Quels seront les sujets abordés dans la *Revue*, ce serait, si l'on voulait être complet, tracer un programme d'études bibliques, car la *Revue* devra évidemment s'occuper de tout ce qui regarde la Bible, et seulement de cela. C'est encore examiner quelle est la situation de ces études, car une revue répond avant tout à un besoin présent, ou seconde une tendance actuelle. En un mot, la *Revue* devra traiter de tous les sujets déjà agités et provoquer même des questions nouvelles.

Au premier rang il faut placer la controverse biblique, avec le caractère spécial qu'elle a pris de nos jours, où elle n'est plus seulement une dispute sur des textes dont l'autorité est reconnue, mais un procès fait aux textes. En dépit des apparences, cela nous vient du protestantisme.

Grand fut l'étonnement des théologiens, lorsque Luther, assigné à la diète de Worms par Charles-Quint, refusa de répondre à tout argument d'autorité autre que l'Écriture. L'empereur faiblit et cette concession entraîna tout. Un moment interdits, Eck et ses compagnons citèrent des textes de la Bible, mais Luther refusa de nouveau la lutte, n'admettant pas pour inspirés quelques-uns des livres qu'on lui opposait.

Et dans un de ces élans d'enthousiasme mystique qui entraînent tant d'Allemands : « Il faudra bien, chantait-il, qu'ils laissent passer la parole. »

La Bible devint donc pour les protestants l'unique règle de la foi. Le mouvement fut si prompt, que les théologiens catholiques mirent quelque vingt ans à se remettre des chaudes alertes que leur donnait la nuée de théologiens luthériens, qui avaient toujours à la bouche de nouvelles interprétations et recouraient, à tout propos, aux textes plus ou moins bien compris de l'original ou des versions. C'est de ce temps que date, non pas, comme les protestants le disent quelquefois, l'étude de la Bible, mais bien le doute au sujet de la Bible.

Les protestants se flattaient de triomphes faciles, parce qu'il est aisé de trouver, dans certains passages d'un livre, ce que l'on veut y voir, surtout lorsqu'on se réserve de rejeter les textes les plus clairs ; mais il en résultait que l'autorité du livre n'était plus que l'autorité de l'interprète, et la raison soulevée contre l'Église n'était pas disposée à se soumettre à tel ou tel. Avec les catholiques on était à l'aise, parce qu'ils recevaient toute l'Écriture. Mais les rationalistes n'avaient pas de peine à montrer que certaines parties des Livres saints ne portent

pas en elles-mêmes le caractère surnaturel qui les ferait distinguer à la saveur. La critique montrait que certains passages avaient été altérés, ou hésitait entre plusieurs variantes du même texte. En l'absence d'une autorité, nul ne peut dire le mot décisif. Et c'est en effet dans les pays protestants où la Bible était tout, que la lutte entre la révélation et le naturalisme prit la forme d'une controverse biblique.

Dans les pays catholiques, ce qui frappait surtout, c'était l'établissement social de l'Église : aussi les coups principaux furent dirigés contre les ordres religieux, puis contre la hiérarchie elle-même. Cependant la Bible devait avoir sa part des attaques.

Dans l'ordre établi par Jésus Christ, l'Écriture pourrait disparaître sans que l'Église cessât de subsister, puisqu'elle est suffisamment pourvue des bienfaits de la Rédemption. Mais l'Écriture est une preuve admirable de la divinité de la religion, et un des dons les plus précieux de Dieu à l'homme, et la Bible ne pourrait être convaincue d'erreur sans que l'Église fût atteinte dans sa foi. Or, sur ce terrain, l'attaque paraît facile. Le naturalisme a attaqué l'Église dans son histoire, il a cherché à lui enlever l'auréole en fouillant dans la chronique secrète de ses pontifes : l'Église reconnaît ses taches, il lui reste assez de vertus pour proclamer sa sainteté. La philosophie a refusé de se soumettre aux mystères : on a répondu, comme un libre penseur moderne, à propos d'un de ses rêves : « Ce qui est ultra-scientifique n'est pas nécessairement antiscientifique. » Dans tout cela il y a énormément à discuter.

Il semble qu'avec la Bible il en va plus simplement. Dit-elle vrai, c'est un livre bien informé ; dit-elle faux, elle ne perd pas pour cela sa valeur : *errare humanum est*, mais enfin si c'est humain, ce n'est pas divin, et la grande affirmation catholique est erronée. Tous ceux qui tiennent ce langage n'ont pas d'intentions antireligieuses : il est même de bon ton aujourd'hui de s'en défendre, et je ne les prêterai à personne.

L'affirmation n'en est que plus dangereuse : « On a examiné les sources, et c'est la Bible qui se trompe ; on le regrette, mais c'est comme cela. » D'autres font un réquisitoire formel : ils voient dans l'Ancien Testament le résultat d'une fraude savante, ou l'œuvre inconsciemment étroite du particularisme juif ; dans le Nouveau Testament, l'émancipation de la pensée sous l'influence du génie grec. Je ne veux pas en ce moment énumérer les systèmes. Dans tous, la révélation et la rédemption disparaissent, il n'y a plus d'intervention directe de Dieu dans l'histoire de l'humanité ; la religion catholique, dont on respecte l'idéal de justice et de sainteté, a eu tort de lier sa fortune à des légendes sans valeur.

Voilà ce qui se dit et s'imprime dans les livres, les revues, les journaux...

La seule réponse décisive à cette attaque consiste à mettre chacun des Livres saints, – je dirai presque chacun de leurs chapitres, – chacun des faits mentionnés, chacune des institutions établies, et autant que possible, les sentiments exprimés, la manière de chaque écrivain et ses expressions elles-mêmes, dans leur cadre historique, pour montrer que leur place traditionnelle est conforme à la suite des faits, à la marche des idées, au développement de la langue. C'est-à-dire que les questions d'authenticité résolues par les témoignages et la tradition, doivent subir un nouvel examen, si on veut accepter la lutte sur le terrain des adversaires et satisfaire à leurs objections. Il en résulte que tout ce qui a rapport à la philologie sémitique, à l'histoire des peuples orientaux, à la géographie et à l'archéologie de la Terre sainte, fait nécessairement partie du programme d'une revue biblique.

Où en sommes-nous sur tous ces points ? Ne nous laissons pas effrayer par d'injustes attaques ; mais aussi, soyons vrais et équitables envers nous-mêmes.

Il serait injuste, et en tous cas très superficiel, de dire que la Bible joue un moins grand rôle chez nous que chez les protestants. Malheureusement, on l'expose rarement dans les grandes chaires ; mais dans les paroisses plus humbles, l'explication de l'Écriture est presque

toute la prédication. Le prêtre lit l'évangile du dimanche et le commente : il a sans cesse à la bouche les exemples tirés de l'ancienne Loi. Obligé à la récitation du bréviaire, le clergé catholique se nourrit journallement des plus sublimes passages de la Bible. Donc l'Écriture sainte, comme substance divine, comme manne de l'intelligence, dans son dogme et dans sa morale, dans ses conseils pratiqués par les religieux, et par conséquent connus dans leur saveur intime, est vraiment pour l'Église catholique, après l'Eucharistie, le Verbe de Dieu qui nourrit. Mais ce fondement posé, je n'hésite pas à reconnaître que nous surtout, Français, nous nous occupons beaucoup moins que les protestants de l'Écriture, comme objet d'étude scientifique. Je sais qu'on m'opposera d'excellents livres parus récemment : la table bibliographique de ces mêmes volumes étale vingt noms allemands et anglais pour un français. La bibliothèque de ces savants est donc presque entièrement composée de livres étrangers.

D'ailleurs comment en serait-il autrement ? L'étude de l'hébreu n'est pas sérieusement traitée en France : or cette étude est indispensable, même pour une critique approfondie du grec du Nouveau Testament. Veut-on un criterium ? Nous n'avons ni grammaire complète, ni dictionnaire. Quelques pages de rudiment, quelques dictionnaires traduits ou résumés, ne peuvent figurer à côté de la vingt-cinquième édition de la grammaire de Gésenius, de la dixième édition de son dictionnaire, chaque fois mis à jour et complété par les inscriptions les plus récemment découvertes. Voilà pour la philologie. Qu'on compare maintenant ce que nous avons fait dans la géographie biblique aux travaux des Anglais. Il y a eu de notre côté les efforts admirables de quelques hommes ; presque rien de systématique et d'organisé. Victor Guérin allait seul monté sur son âne : les Anglais on pu, grâce à des souscriptions puissantes, faire des fouilles considérables et dresser la carte du pays.

Dans ces circonstances, ce serait déjà un but louable d'acquérir la science de ses voisins, de se l'assimiler, d'atteindre le niveau où sont les plus avancés. Je ne doute pas toutefois que nos Français, une fois sur la voie, n'aillent plus loin que les autres. Cette ambition est nécessaire : on ne se met pas à l'étude uniquement pour savoir ce que les autres savent. Or, dans ces différents domaines, il y a beaucoup à trouver.

On croit généralement que tout est dit au point de vue philologique. Toute l'Allemagne s'y est employée ; chaque syllabe de la Bible a été passée au crible. Cependant les plus doctes ne sont pas d'accord. Prenons un seul exemple. L'hébreu ne s'explique pas toujours par lui-même. Le sens primordial de la racine est souvent obscur ; on cherche à s'éclairer par les autres idiomes sémitiques. Quelle place faire à chacun d'eux ? N'a-t-on pas en cela exagéré l'importance de l'arabe ? En tous cas, voici une langue nouvelle, l'assyrien, la plus apparentée de toutes à l'hébreu. Quels rapprochements ingénieux ne promet pas cette découverte ?

Cela pour les mots. Quant à l'histoire de la langue, après bien des tâtonnements, on est presque revenu au point de départ, et cependant la question a une importance majeure.

Je parlerai moins encore des renseignements historiques qui nous sont fournis par les documents de l'Égypte et de l'Assyrie : les travaux de M. Annessi, de M. Vigouroux surtout, sont dans les mains de tout le monde ; mais qui ne sait que les progrès sont incessants dans les deux grands empires ? Chaque jour apporte un élément nouveau à l'histoire ancienne, et si le peuple d'Israël n'est pas souvent nommé par des voisins dédaigneux, il n'a pas moins été en contact avec eux, et le chercheur doit retrouver la trace de ces influences qui se pénétraient mutuellement.

Malheureusement les Hébreux n'ont pas pris soin, comme eux, de faire de leurs monuments autant de pages d'écriture. La Palestine est pauvre en inscriptions. On en a trouvée cependant, elle en cache encore dans son sein. Elle ne dérobe pas d'ailleurs le spectacle de ses collines et de ses plaines : champ d'exploration où nous devons nous aider des cartes

anglaises, mais contrôler leurs identifications ; nous servir des renseignements si consciencieux de V. Guérin et les compléter. Un des attraits de la *Revue* sera peut-être le soin apporté à cette étude par des travailleurs placés sur les lieux, qui peuvent vérifier, en quelques jours, les données topographiques ou les traditions douteuses.

On tiendra les lecteurs au courant de ce qui se passe en Palestine, fouilles, découvertes, voyages d'exploration.

Mais il est nécessaire aussi qu'on sache ce qui s'écrit dans ces différentes branches. Une bibliographie est le complément nécessaire d'une revue, qui se propose de provoquer au travail, en facilitant les recherches. Je sais un diocèse où le programme des conférences ecclésiastiques portait cette indication : « Consulter le Talmud »... Mais où trouver le Talmud ? De bonnes notes de bibliographie rendront service aux travailleurs et leur permettront de savoir où le Talmud s'imprime.

Tout cela, semble-t-il, ne fera connaître que l'écorce du Livre saint, ce qu'il a de commun avec tous les autres livres profanes, et pourtant, pendant qu'on se livre à ces études préliminaires, la divinité de l'Écriture apparaît.

Le sculpteur, en attaquant le marbre à coups de marteau, ne fait que changer la disposition matérielle de la statue ; et cependant tout à coup l'âme se montre dans les traits expressifs du visage. Ainsi quand on a placé l'Écriture dans son cadre historique, on voit apparaître, comme saint Augustin, cette face divine des Écritures : *apparet ei facies eloquiorum castorum*. Tout cet ensemble est plus grand que nature, et l'étude approfondie du milieu, loin de conduire à une origine naturelle de la religion, manifeste l'action de Dieu dans la révélation et dans la rédemption des hommes, Rien n'empêche dès lors d'étudier l'Écriture sainte en théologien, de s'occuper des doctrines révélées, après avoir rétabli les circonstances de leur apparition.

Et pourquoi ne pas faire pénétrer dans les presbytères, même sous forme de revue, quelques explications des psaumes, des évangiles et des épîtres, solidement fondées sur le sens littéral ? Ne sera-ce pas un encouragement pour le prêtre que les difficultés de cette étude rebutent ? Un excitant à mêler à ses prêches encore plus de la parole de Dieu ?

Il ne ferait en cela que suivre l'exemple des anciens Pères, dont les écrits exégétiques doivent être étudiés, remis en honneur, discutés au besoin. L'histoire de l'exégèse est un guide pour l'exégète.

En un mot, tout ce qui peut contribuer à faire connaître la Bible : controverse, philologie des langues sémitiques, histoire ancienne des peuples d'Orient, géographie des pays bibliques, archéologie sacrée, bibliographie, théologie scolastique et mystique de l'Écriture sainte, histoire de l'exégèse, tout ce qui peut favoriser les études bibliques, doit trouver place dans la *Revue*.

III. – Tout cela est de sens commun : on se demande seulement dans quel esprit seront traitées ces matières ? Peut-être même veut-on savoir si la *Revue biblique* se placera, en exégèse, dans le camp conservateur ou dans le camp libéral ?

Ainsi posée, la question doit demeurer sans réponse, parce que, à vrai dire, les deux écoles n'existent pas en réalité. Dans la variété des esprits, il y en a qui sont plus tenaces à conserver les idées traditionnelles, d'autres ont comme un penchant instinctif vers la nouveauté. On comprend que nous mettons hors de question ce qui regarde la foi et les mœurs. Si on entend par conservateurs ceux qui n'abandonnent une opinion ancienne que contraints et forcés par l'évidence résultant des découvertes des autres, il faut juger les conservateurs excessifs, car ils excluent de leurs travaux, en même temps que le changement le progrès des lumières que l'Église aime si ardemment. Si les libéraux ont d'avance une

préférence marquée pour les opinions nouvelles, ils sont imprudents et ne compromettent pas moins la dignité de l'exégèse chrétienne. La juste mesure paraît être de chercher la vérité, et de se prononcer, après mûre réflexion, pour l'opinion la plus probable, en faisant entrer en considération, comme un élément d'une grande valeur, la tradition de l'ancienne exégèse. Encore une fois je suppose que l'autorité de l'Église n'est pas en jeu. Je répond donc à la première question : La *Revue* sera traitée dans un esprit catholique et dans un esprit scientifique.

Je ne saurais mieux faire, pour développer cette réponse, que de reproduire ici de longues citations tirées d'un ouvrage récent du cardinal Gonzalez. L'illustre prince de l'Église, après avoir consacré sa vie aux études philosophiques et historiques, après avoir renoncé au premier siège d'Espagne pour se livrer à l'étude, vient de tourner vers les questions bibliques son esprit vigoureux et net. Il prend, pour *mots* de son livre, deux pensées, dont l'une empruntée à saint Augustin nous donne le secret de sa méthode, l'autre, tirée des *Sentences* de saint Thomas, répond en un mot à la question posée.

Voici ces textes et le commentaire qu'il en donne¹ : nous traduisons littéralement, laissant la couleur espagnole, pour ne pas enlever la précision théologique de l'auteur :

Hoc indubitanter tenendum est, quidquid sapientes hujus mundi de natura rerum veraciter demonstrare potuerunt, ostendamus nostris libris non esse contrarium (S. Augustinus, *de Genesi ad litt.*, lib. I, cap. XXI) ;

« Il est facile de montrer que tout ce que les savants du siècle prouvent être vrai dans les sciences naturelles n'est pas contraire à nos livres. »

In his quæ de necessitate fidei non sunt, licuit Sanctis diversimode opinari, sicut et nobis (S. Thomas, *Sentent.*, lib. II, dist. 2^a quæst. 1^a, art. III) ;

« Dans les choses qui ne sont pas de la nécessité de la foi, il a été permis aux saints, il nous est permis à nous d'opiner de diverses manières. »

Voici maintenant les paroles du cardinal Gonzalez :

« On doit se demander : Quelle est la marche, quel est le procédé que doit adopter aujourd'hui l'exégète et le théologien catholique, en présence du mouvement scientifique absorbant qui envahit toutes les sphères de la vie intellectuelle, qui pénètre toutes les couches sociales et au fond duquel palpitent, fermentent, et, on peut presque dire, dominant des idées et des tendances opposées à la Bible et à la doctrine catholique ? Faut-il qu'ils se renferment dans le cercle de la révélation divine ou au moins dans celui de l'ancienne exégèse, se contentant de nier et de repousser *a priori* les découvertes et les conclusions ou toutes les affirmations, par le seul fait qu'elles se présentent comme en désharmonie avec l'enseignement biblique ou la vérité révélée ?

« Marcher par un semblable chemin, serait trahir la vérité et la cause même de la foi. L'écrivain qui l'aime, l'apologiste chrétien a aujourd'hui le devoir de rechercher si ces découvertes dont la science et l'homme s'enorgueillissent justement de nos jours, contredisent réellement la vérité révélée, et s'opposent à elle comme le prétendent quelques-uns de ses ennemis ; il a également l'obligation de discuter et de décider si certaines affirmations de l'ancienne exégèse peuvent et doivent ou non se maintenir en présence des découvertes et du progrès réalisés par les sciences physiques et naturelles dans notre siècle.

¹ *La Biblia y la ciencia*, por el cardenal Gonzalez, de la Orden de Santo Domingo. Madrid, Saens de Jubera, 1891, Prologo, p. 15.

« En agissant ainsi, en marchant par ce chemin, il agira en conformité avec les maximes et l'enseignement des anciens Docteurs de l'Église, et d'une manière spéciale avec ceux de saint Thomas d'Aquin, parce que telle, et non autre, est la pensée qui palpite au fond des paroles du Docteur angélique qui servent d'épigraphe à ce prologue. Si ces paroles représentent une de ces sentences graphiques et de profond sentiment philosophique qu'il n'est pas rare de rencontrer dans l'auteur de la *Somme théologique*, elles représentant aujourd'hui une affirmation d'une importance capitale par sa portée pratique, par l'ampleur du criterium chrétien qu'elles comprennent et autorisent. Et cette ampleur de criterium recommandée ici par le Docteur d'Aquin, et appliquée avec une fidélité et une exactitude plus ou moins grande par plusieurs Pères de l'Église et de nombreux écrivains des temps passés, s'impose aujourd'hui plus que jamais sur le terrain exégético-biblique, à cause des nouveaux horizons et des chemins ouverts à cette exégèse par les découvertes et les progrès indiscutables de la science durant ces dernières années.

« Les amis illustres et sincères de la foi catholique et de l'Église du Christ doivent avoir très présent que si le cercle des vérités théologico-dogmatiques se trouve pour ainsi dire relativement complet et fermé, ce qui fait qu'il n'a rien à craindre et peu à espérer des progrès de la science, il n'en va pas ainsi des idées et des questions exégétiques dont la science moderne envahit le champ par différents points, introduisant dans l'exégèse biblique des changements radicaux, des modifications importantes, des points de vue nouveaux et que ne soupçonneront pas ni ne purent même soupçonner ceux qui, dans les époques antérieures, ont consacré leurs veilles à commenter certains textes bibliques, à découvrir et à fixer leur sens.

« Certainement l'exégète moderne ne devra pas oublier les excellentes maximes d'herméneutique enseignées et appliquées par les anciens Docteurs ; il ne devra pas non plus déprécier ses prédécesseurs, même s'il rencontre dans leurs écrits des questions plus ou moins puériles, des interprétations inacceptables aujourd'hui.

« Mais si c'est une vérité incontestable et, disons-le, presque de sens commun, que les siècles ne passent pas en vain sur les hommes et les peuples, c'en est une également qu'ils ne passent pas non plus en vain sur les sciences, même quand il s'agit de celles qui par leur propre nature renferment les caractères d'une certaine immutabilité, comme il en va de la métaphysique et de la théologie : car on sait que cette dernière a dû modifier le sens et la portée de quelques-unes de ses conclusions, hier, pour ainsi dire, à cause de certaines définitions dogmatiques récentes et par rapport à elles. Et si cela a lieu et raison d'être sur le terrain proprement théologique, à plus forte raison cela doit-il se vérifier sur le terrain exégétique, en raison de ce que l'exégèse biblique renferme des relations multiples nécessaires et permanentes avec les sciences physiques et naturelles, lesquelles, en vertu de leur caractère expérimental, sont sujettes à des changements et à des progrès continus...

« Cependant le fait est que sans tenir compte et en faisant abstraction des hommes d'une incompetence notoire en ces questions, il n'est pas rare de rencontrer des personnes illustres et savantes, mais si timides et d'un criterium si étroit, qu'elles ont coutume de demander avec une certaine irritation et non moins de frayeur : Où nous arrêterons-nous avec de semblables audaces exégétiques ? On peut et on doit leur répondre : Nous nous arrêterons à une exégèse identique à celle des anciens Pères et Docteurs de l'Église, quant au fond, quant aux principes, aux maximes et aux procédés essentiels, mais différente dans les applications ; à une exégèse plus ample et d'horizons plus vastes que les anciens, en rapport avec les données et éléments nouveaux de recherche fournis par les sciences naturelles de nos jours ; à une exégèse que nous pourrions appeler biblico-scientifique, qui se met en devoir de rechercher, de découvrir et de prouver l'harmonie qui existe entre la parole de Dieu et la parole de la science ; à une exégèse enfin qui scrute et fixe les relations qui peuvent exister et existent en fait entre les appréciations réelles de la Bible et les affirmations légitimes de la science...

« En tout temps et plus encore dans le nôtre, la prudence que nous pourrions appeler scientifico-chrétienne, a conseillé et conseille de ne pas jeter de cris d'alarme prématurée en présence d'une théorie quelconque qui, à première vue, offre une opposition plus ou moins apparente avec les textes bibliques.

« L'écrivain chrétien ne doit pas perdre la sérénité d'esprit pour si peu de chose. Que la science remue son propre sol, qu'elle lance dans toutes les directions ses regards et ses investigations, qu'usant de son droit légitime elle marche à la conquête de la vérité par le moyen de l'observation et du travail expérimental : rien de cela ne doit inspirer de crainte à l'homme de la vérité catholique, parce que l'homme de la vérité catholique sait très bien que la foi n'a rien à craindre, mais bien plutôt beaucoup à espérer de la science désintéressée et impartiale, de la science qui cherche la vérité par amour pour la vérité seule, sans intentions antireligieuses, sans préjugé pour ou contre l'idée chrétienne.

« D'autre part, il convient de ne pas oublier que l'exégèse chrétienne, considérée en elle-même, n'est pas nécessairement la vérité, mais la recherche de la vérité. Ce caractère par lequel elle ressemble aux autres sciences, suppose une certaine ampleur et une certaine indépendance dans le critérium exégétique.

« Et, de vrai, cette ampleur de critérium, cette liberté relative de l'exégèse n'a jamais été si convenable et même si nécessaire que de nos jours. La science antichrétienne et libre penseuse se lève de tous les points de l'horizon pour rejeter nos Livres saints, pour les combattre rudement, tantôt par les armes du ridicule, tantôt par des arguments plus ou moins spécieux pris généralement des sciences physiques et naturelles. Mais le procédé le plus fréquent et à la fois le plus dangereux, – au moins par rapport à la généralité de ceux qui lisent, – dont ont coutume de se servir les représentants de la critique rationaliste et libre penseuse, est de reproduire et de condamner au nom de la science d'anciennes interprétations de certains textes bibliques, aujourd'hui oubliées et abandonnées, certaines opinions particulières de tel ou tel commentateur présentant ces opinions et ces interprétations comme autant d'enseignements de l'Église, insinuant comme en passant et donnant à entendre qu'elle impose aux fidèles l'obligation de les admettre, de les croire et de les défendre. C'est donc le devoir et le devoir principal de l'exégète et de l'apologiste catholique de nos jours, de faire évanouir ces équivoques, volontaires ou involontaires, de rectifier de semblables idées, de semblables appréciations, d'établir une séparation et une distinction opportunes entre la vérité dogmatique contenue dans le texte biblique, entre l'interprétation authentique de ce texte par l'Église, et l'opinion plus ou moins probable, l'interprétation plus ou moins autorisée et acceptable de ce texte, exposée et défendue par tel ou tel exégète, même s'il s'agit de quelqu'un des Pères et Docteurs les plus autorisés dans l'Église.

« Cela même ne suffit pas dans les conditions présentes de la controverse chrétienne ; il faut démontrer ensuite qu'entre l'interprétation authentique et dogmatique du texte et les affirmations prouvées de la science, il n'existe aucune contradiction. À qui n'accepte pas ce procédé, à quiconque n'adopte pas et n'applique pas cette méthode que nous pourrions appeler scientifico-exégétique, il ne sera pas possible aujourd'hui ni d'attirer à la doctrine catholique l'homme qui de bonne foi se lève contre elle au nom de la science, ni de dissiper les doutes, les hésitations et les anxiétés que les objections scientifiques présentées par la libre pensée produisent dans l'esprit de certains catholiques, mais principalement de ceux qui rencontrent de semblables objections contre la Bible dans les académies, instituts, revues, journaux, feuilles de propagande et autres éléments ou moyens d'une culture littéraire générale qui n'est ni solide ni chrétienne, et qui abondent aujourd'hui. »

« Selon² les maximes exégétiques proclamées par les Pères et les Docteurs de l'Église, et spécialement par saint Augustin et saint Thomas, l'interprétation des passages et des textes

² Tome II, p. 593.

de l'Écriture sainte doit se faire sans perdre jamais de vue les exigences de la raison naturelle et les enseignements présents et futurs, actuels et possibles des sciences soit philosophiques, soit physiques et naturelles, sans adhérer avec obstination et dans un esprit exclusif à une interprétation déterminée du texte, quand il peut recevoir des interprétations et des sens différents. Ceux qui, dans les questions de nature exégético-scientifique, oublient des maximes et des règles si prudentes et si rationnelles, courent grand risque, non seulement de tomber dans l'erreur sur le terrain biblique, par des interprétations inexactes des textes, mais encore de donner aux incrédules un motif et une occasion faciles de se moquer de la sainte Écriture. *Sic Scripturæ*, dit le Docteur angélique, *exponantur, quod ab infidelibus non irrideantur*³. »

Nous n'avons pas voulu interrompre par nos réflexions la suite des idées de ce remarquable prologue. Nous n'avons pas non plus à y ajouter.

Le programme de la *Revue* est assez étendu, son esprit assez large, pour satisfaire, nous l'espérons, tous les hommes de bonne volonté.

La Bruyère disait : « Je rends au public ce qu'il m'a prêté. » Dans un sens un peu différent, nous demandons au public sa sympathie, – pour atteindre le but marqué. Nous tâcherons de rendre ce qu'on nous aura prêté.

La Rédaction

Déclaration

La rédaction de la *Revue biblique* professe une entière soumission d'esprit et de cœur à l'enseignement de la Sainte Église catholique, et aux décisions des Souverains Pontifes.

Dans les questions librement discutées, elle ne prend en aucune façon la responsabilité des opinions émises par les écrivains, relativement à l'interprétation des textes, la philologie, l'archéologie, l'histoire, la topographie, les sciences, etc.

³ [de sorte que les Écritures soient interprétées de manière qu'elles ne soient pas un objet de dérision pour les infidèles]